FATNA KOURIM

SABLE & SILENCE

Éditions Maïa

Découvrez notre catalogue sur :

https://editions-maia.com

Un grand merci à tous les participants de *euthena.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

… …

© Éditions Maïa
Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.
ISBN 9791042541392
Dépôt légal : novembre 2026

Je suis née à Tamanrasset, au bord d'un monde en train de basculer. Les anciens disent que le désert garde la mémoire des siècles mais qu'il efface les pas des hommes. Enfant du Sahara, j'ai appris à marcher sur du sable où les empreintes disparaissent aussi vite qu'elles se tracent. Mon premier berceau fut un territoire immense, silencieux, rugueux, où l'on devine plus qu'on ne voit, où l'on apprend, très tôt, à écouter les silences. Ceux des montagnes, ceux des anciens, ceux du vent.

Mes premières années se sont écoulées dans un climat biscornu celui d'une paix apparente sur fond de pressentiment confus. La guerre d'Algérie n'était pas si loin, ses cicatrices encore visibles sur les visages, les paroles, les maisons. Déjà, une autre époque se terminait sans que l'on puisse encore lui donner de nom. Les journaux arrivaient avec une semaine de retard, la télévision nationale offrait un monde lisse, monochrome, presque figé, mais les conversations entre adultes étaient pleines de suspens, de mots tus, de regards lourds. Mon grand-père changeait parfois de chaîne sans explication. Parfois, il éteignait la radio d'un geste vif. Quelque chose planait.

Jamais on ne disait « la guerre d'indépendance ». On disait « la guerre ». Il n'y en avait qu'une. Son souvenir suffisait à taire tout le reste.

Mon grand-père en parlait par éclats, à la nuit tombée, par des détours. Il avait vu les soldats français passer par l'oasis. Des hommes bruyants, mal rasés, au regard absent. Il disait que les gens du Sud avaient été oubliés, sauf pour leur demander leur allégeance, leur silence ou leur fils.

Entre 1954 et 1962, la guerre d'Algérie aurait fait près de 500 000 morts côté algérien, dont une majorité de civils. Plus de 2 millions de personnes déplacées, des villages rasés, des

familles éclatées. Des années entières de peur, de torture, d'humiliations.

On racontait que certains jeunes étaient partis se battre sans revenir, que d'autres avaient été dénoncés, exécutés, ou pire : oubliés. La radio parlait de victoire, mais dans les maisons, on ne se réjouissait pas. L'indépendance avait changé les couleurs des drapeaux mais pas la fatigue des visages.

Petite fille, cet héritage m'apparaissait par bribes. Cette guerre, même terminée, habitait les murs. Elle vivait dans les absences. Dans les silences de mon père. Dans les gestes suspendus de ma mère. Dans les trous de mémoire de mes oncles.

La guerre d'Algérie était un souffle invisible. Et moi, je suis née dans son sillage.

À la maison, tout semblait stable, traditionnel. Ma mère, encore jeune, enseignait à l'école. Mon père, devenu sourd à ses dix-huit ans, vivait dans un silence total. Il n'entendait plus le pays, ni ses fracas, ni ses murmures. Ingénieur topographe, son monde était fait de cartes, de lignes, de surfaces à délimiter – un monde auquel je n'avais pas accès. Il m'aimait, comme on aime une idée lointaine, floue, belle mais étrangère. C'est ma mère qui m'a portée, parlé, éveillée. Elle m'a transmis le goût des livres et des langues. Elle m'a appris à lire avant même l'école. Le soir, elle m'emmenait sur la terrasse observer les étoiles, les vraies, pas celles des généraux.

Mon grand-père maternel, lui, avait une présence autrement vibrante. Ancien garagiste, fumeur de kif impénitent, il parlait fort, débattait, riait aux éclats, hurlait parfois. Il était mon refuge, ma frontière floue entre le monde des adultes et celui des possibles. Il m'a initiée au doute.

« N'écoute pas tout ce qu'on te dit. Même moi », répétait-il.

Avec lui, j'ai traversé le désert en 4x4, rencontré des ermites, des Frères Blancs à l'ermitage de l'Assekrem, parmi eux un certain frère Antoine, des petites sœurs du Sacré-Cœur, et des poètes du vent.

Il me parlait de l'Algérie en usant des mots que je n'entendais nulle part ailleurs : corruption, promesses trahies,

révolution confisquée. Il disait que le Sahara avait été oublié, laissé aux militaires et aux touristes. Il disait qu'il fallait apprendre à se débrouiller seuls.

Je ne comprenais pas encore le sens de ses mots. Mais je sentais déjà que nous vivions la fin d'une époque. L'Algérie post-indépendance, celle des grands récits unifiés, s'effritait lentement. À Tamanrasset, cela se traduisait par une légère tension dans l'air, des promesses non tenues, des fonctionnaires fatigués, des jeunes désœuvrés, toujours plus de militaires. Et pourtant, on continuait à vivre, comme si de rien n'était. Ma grand-mère achetait son pain tous les matins. Les femmes se retrouvaient pour fabriquer le couscous et parler bas. Les enfants jouaient dans la poussière. Le vent soufflait sur les rues sans bitume. Le ciel, toujours vaste, nous surplombait comme un silence divin.

C'est donc là que je me suis glissée, entre deux ères, dans un interstice que peu ont raconté. Entre le rêve révolutionnaire des années 60, et la terreur des années 90 une respiration suspendue. Et moi, petite fille aux cheveux crépus, née d'une mère érudite et d'un père silencieux, je regardais ce monde sans comprendre, mais en absorbant tout.

Aujourd'hui encore, j'ai du mal à dire ce qu'était cette époque. Peut-être était-ce une Algérie qui doutait d'elle-même sans oser se l'avouer. Peut-être était-ce simplement le début de la fin d'un monde trop plein de certitudes. Je sais seulement que mon enfance fut traversée par ce souffle étrange : celui d'un pays qui retenait sa respiration avant la tempête.

***

Je ne suis pas née le 13 mai 1948, jour de la Nakba, cette guerre sans fin qui déchire le cœur du Proche-Orient. Non, je suis née bien plus tard, en octobre 1982, au sud, là où l'Algérie touche presque le ciel, à Tamanrasset. Mais pour ma famille, ma venue au monde a coïncidé avec une autre secousse, un autre cri – une colère immense, furieuse, celle de mon grand-père, baptisée par nous, sans rire, « la guerre de Palestine ».

Chez nous, les colères de grand-père étaient des phénomènes cosmiques. Des tremblements d'âme. Elles surgissaient sans prévenir, comme des tempêtes de sable, d'abord silencieuses, puis dévastatrices. Elles n'avaient ni cause apparente, ni avertissement. Elles éclataient comme des orages en plein Sahara, sans un nuage à l'horizon. Nous étions là, assis, paisibles, et soudain il se levait, fulminait, les yeux rivés vers un ciel que seul lui semblait voir. Il commençait à hurler – parfois contre Dieu, parfois contre l'État, souvent contre la télévision –, et faisait des cent pas rageurs dans la pièce, comme s'il traçait une frontière invisible entre deux mondes : le sien, et le nôtre. Nous étions tous convoqués, alignés comme des soldats pour écouter ses diatribes » auxquelles personne ne saisissait rien, surtout pas moi, trop petite pour suivre le fil. Les phrases sans début se chevauchaient, les noms surgissaient comme des fantômes : Boumediene, la France, les Ifoghas, le carburateur de la Renault 4L, les barbus, la Mecque, et parfois… Dieu lui-même, sommé de s'expliquer.

Alors on a commencé à les nommer. Pour survivre. Pour rire. Chaque colère devenait une guerre. La guerre du Vietnam (celle du frigo cassé), la guerre du Golfe (celle où il avait failli mettre le feu à la cour), la guerre d'Algérie (la fameuse gifle à un gendarme), et… la guerre de Palestine, le jour où je suis née.

Quelques jours plus tôt, entre le 16 et le 18 septembre, à Beyrouth-Ouest, plus de 700 civils palestiniens, certains disent jusqu'à 3 500, avaient été massacrés à huis clos, égorgés, abattus, enterrés à la hâte. Femmes, enfants, vieillards. Les phalanges libanaises avaient pénétré les camps de Sabra et Chatila avec la bénédiction muette de l'armée israélienne. Le monde regardait ailleurs. Mais mon grand-père, lui, ne pouvait pas détourner les yeux.

Il a crié ce jour-là. Une assiette s'est brisée. La porte du garage a claqué. Il s'est enfermé des heures, puis est ressorti comme un prophète d'après l'orage. Le chèche noué autour du cou, il est sorti dans la rue, a maudit les colonisateurs, les

traîtres, l'Amérique, la Ligue arabe, Dieu aussi. Ma grand-mère pleurait dans la cuisine, entre le couscous et la lessive.

« Une fille est née », disait-elle.

« Et un peuple est mort », hurlait-il.

À Alger, Constantine, Oran, des cortèges s'étaient formés. Les journaux titraient « crime contre l'humanité », les universités s'embrasaient. À Tamanrasset, c'était le silence. Un silence poussiéreux, brûlant, entrecoupé des éclats de mon grand-père, comme autant de coups de tonnerre dans un ciel sans pluie.

L'Algérie dans laquelle je suis née se disait en paix. Elle se voulait éduquée, unie, stable. Les discours officiels sentaient la craie blanche et l'encre bleue : l'école pour tous, la langue arabe pour tous, la même histoire pour tous. Mais sous les slogans, il y avait la poussière, le silence et les contradictions.

À Tamanrasset, la paix avait le goût du thé amer et sucré qu'on versait d'un peu plus haut à chaque tournée. Elle avait la forme des montagnes figées, du Hoggar aux crêtes millénaires, et de la lumière aveuglante qui rendait tout flou à midi. C'était une paix d'apparence. Une paix sèche, qui craque sous les pieds comme une terre en attente de pluie. Une paix où le bruit des colères de mon grand-père résonnait plus fort que les nouvelles du journal de 20 h.

Je suis née dans ce vacarme de douleur étrangère, mais si proche. Je suis née dans le ventre chaud du désert, dans une maison d'ombres et de colère, entre les murs où l'on ne savait plus très bien ce qui relevait de l'histoire, de la famille ou du destin.

Et dans cette maison-là, ce jour-là, mon nom n'était pas le seul à résonner.

***

On ne naît pas dans le Hoggar comme on naît ailleurs. Ce n'est pas seulement une question de géographie, de pierres volcaniques ou de ciel immense. C'est une question d'appartenance silencieuse. Le Hoggar ne vous accueille pas ; il vous

observe. Il vous teste. Il vous tolère, parfois. Il n'est pas une terre maternelle. Il est une présence, ancienne, indifférente, et superbe.

Chez moi, personne ne parlait du Hoggar comme d'un décor. C'était une entité. Une force, une source. Mon grand-père nous enseignait à toujours saluer les montagnes avant de les traverser, même en voiture. « Elles étaient là avant toi, et elles seront là après toi. » J'ai grandi avec cette conscience aiguë de l'éphémère, de l'humilité. À Tamanrasset, on ne fait pas le malin avec la nature. Elle peut vous avaler sans un bruit.

Le Hoggar, c'est aussi une mémoire de peuples.

Ma famille paternelle descend des Harratins, ces anciens esclaves affranchis devenus jardiniers du désert, bâtisseurs invisibles du génie hydraulique saharien. Ce sont eux qui ont creusé les foggaras, ces galeries souterraines qui portent encore aujourd'hui l'eau jusqu'aux palmeraies. On me racontait que nos ancêtres venaient de la région de Saoura et du Tidikelt, longtemps avant que l'Algérie n'ait un nom ou un drapeau.

Et puis, il y avait Tafillelte, le prénom de mon arrière-grand-mère.

Un nom d'oasis, ancien et plein d'échos, venu du sud du Maroc, là où seraient passées les caravanes, les érudits, et peut-être même Tin Hinan, la reine fondatrice.

On disait qu'elle était Ifoghas, noble touarègue.

Petite, je bombais le torse quand on me parlait d'elle. J'étais fière d'appartenir, au moins en partie, à cette lignée de femmes du désert, dignes, fières, intelligentes, qui marchaient tête haute malgré les vents de sable.

De cette double filiation, j'ai hérité quelque chose de difficile à nommer : un mélange de soumission aux rituels et de révolte instinctive contre toute autorité.

Mes racines m'ont appris à survivre sous terre, à l'ombre, tout en rêvant d'embrasser le ciel.

Il y avait chez nous une fierté tranquille, jamais exhibée. Mon père était l'héritier discret d'une histoire d'affranchissement et d'intégration. Il traçait des routes là où il n'y avait que du sable et des collines. Il faisait des plans pour des lieux que

peu de gens connaissaient. Il parlait peu, mais quand il levait la tête vers le mont Tahat, je sentais qu'il y voyait quelque chose que je ne percevais pas.

C'est mon grand-père qui m'a vraiment transmis le lien charnel au Hoggar. Le désert, il le connaissait dans ses creux, ses caprices, ses mirages. Il m'a emmenée jusqu'à l'Assekrem, au sommet où le père de Foucauld avait trouvé refuge. Je devais avoir sept ou huit ans. Le silence là-haut m'a frappée plus fort que n'importe quel cri. Frère Antoine nous avait accueillis, mince silhouette brûlée par le soleil, m'adressant un sourire d'une douceur immense. C'était la première fois que je rencontrais quelqu'un vivant dans la solitude volontairement, dans ce vide. Ça m'a bouleversée.

Plus tard, étudiante en géologie, je me suis souvent demandé si ce choix était déjà inscrit quelque part, si ces pierres anciennes, ces plis de terrain, ces dômes magmatiques n'avaient pas planté une graine en moi. Étudier la terre, c'était peut-être tenter de retrouver la voix de mon grand-père, ou de comprendre pourquoi mon père parlait si peu.

Le Hoggar était bien plus qu'un objet d'émerveillement. C'était aussi un lieu de surveillance. Les militaires, les postes de contrôle, les pick-up camouflés faisaient partie du paysage. La présence de tant d'armes dans un espace si vide m'interrogeait. Je me contentais de regarder les soldats, certains jeunes, d'autres hagards. Beaucoup venaient du nord. Ils ne comprenaient rien à notre langue, ni à notre lenteur, ni à notre méfiance naturelle. Certains étaient arrogants. D'autres simplement perdus.

Et malgré tout cela, malgré la présence envahissante de l'État et la pauvreté, malgré les routes défoncées et les écoles en ruine, je n'ai jamais perçu le Hoggar comme une prison. Il était rude, mais jamais hostile. Il exigeait qu'on l'apprenne, qu'on le respecte, qu'on l'écoute. Il m'a appris la patience. Le goût des longues marches. La valeur d'un filet d'eau fraîche. Le respect du silence.

Aujourd'hui encore, quand je ferme les yeux, ce ne sont pas Alger, Montpellier ou Taipei qui apparaissent. C'est ce désert strié de lumière, ces montagnes aux formes douces et

immobiles, ce ciel impitoyablement vaste. Le Hoggar ne m'a jamais quittée. Il a simplement changé de place : de territoire extérieur, il est devenu paysage intérieur.

***

Je n'ai jamais entendu la voix de mon père comme on entend une voix.

À Tamanrasset, tout le monde le connaissait M-A Kourim sous un seul nom : « l'ingénieur sourd ». Ce n'était pas une moquerie, presque un titre honorifique. Il était respecté, craint un peu aussi. Il portait l'autorité comme une seconde peau, sans hausser le ton. Sans l'avoir, d'ailleurs. Il avait perdu l'ouïe à dix-huit ans, frappé par une fièvre violente une méningite, peut-être. Personne n'a jamais vraiment su. Depuis ce jour-là, plus aucun son ne l'atteignait. Mais il continuait à vivre avec une rigueur qui forçait le respect.

Il avait étudié en France, à Toulouse, dans les années 1960. Il avait été l'un des premiers jeunes hommes de la région à partir aussi loin, aussi haut. Il en était revenu ingénieur topographe, formé au dessin technique, aux mathématiques de précision, au langage des courbes et des mesures. Un génie silencieux, presque mystique. Il lisait les chiffres comme d'autres lisent le ciel.

C'est lui qui avait dirigé le tout premier recensement de la population de Tamanrasset, en 1977. Il connaissait chaque quartier, chaque famille, chaque piste. Il avait mis en place un système d'arpentage adapté au relief du désert, au vent, à l'absence de routes fixes. Il avait redessiné la ville avant même qu'elle ne grandisse.

Mais chez lui, il ne parlait pas de tout cela.

Chez lui, il était autre chose. Silencieux. Présent. Inatteignable parfois.

Je ne l'ai jamais vu avec ma mère.

Ils ont divorcé peu après ma naissance. Maman était déjà enceinte de mon petit frère Basset quand elle est partie. Entre nous deux, il y avait eu Jallal, un bébé mort trop tôt d'une maladie que personne n'a jamais su nommer. Je n'ai

connu de la parentalité que des fragments. Des rendez-vous du vendredi. Une visite. Une silhouette. Mon vrai foyer, c'était chez mes grands-parents.

Et pourtant, il reste là, mon père. Un mystère qui m'appartient.

Il y avait du sacré dans son geste. Chaque ligne comptait. Chaque mesure était un serment. Il avait hérité d'un savoir ancien – celui des Kel Kourimens, ces bâtisseurs d'eau, gardiens des foggaras, les canaux d'irrigation souterrains qu'ils avaient fait remonter du fond du désert. Mon père, c'était aussi l'héritier de l'aristocratie du Sud. Son sang portait celui des Ifoghas, tribu touarègue noble, fière, poétique.

Mais lui, il ne revendiquait rien. Il traçait. Il mesurait. Il regardait.

Je ne me souviens pas d'une caresse, mais je me souviens de sa main, posée sur ma tête. Lourde. Délicate, bénédiction sans mot.

Je crois qu'il vivait dans une Algérie parallèle.

Une Algérie sans slogans, sans chants patriotiques, sans cris de guerre, sans coups de feu. Il vivait dans une Algérie atténuée. Peut-être plus douloureuse aussi. Le bruit ne le dérangeait pas. Il ne l'entendait pas. Il fixait la télévision sans le son, déchiffrait les mouvements, les regards, les décors. Il disait parfois : « La politique, c'est pour les sourds. » Je ne saurai jamais si c'était une blague ou une vérité plus profonde.

Quand je suis partie pour Alger, il n'a rien dit. Il m'a juste regardée. Longtemps. Intensément. Puis il a hoché la tête.

C'était un oui, plein, entier, silencieux.

Je l'ai compris plus tard : son silence n'était pas vide. Il était lourd de sens.

Il m'a appris à écouter ce que les autres taisent.

Il m'a appris à lire les gestes, à comprendre les absences, à faire confiance aux regards.

Il m'a appris que la force peut se transmettre sans bruit.

***